

CATHERINE GUCHER

POUSSIÈRES NOIRES

LE MOT ET LE RESTE

CATHERINE GUCHER

POUSSIÈRES NOIRES

LE MOT ET LE RESTE
2022

À la mémoire de Marie-Claire Blais.
Son œuvre littéraire magnifique et engagée continuera
d'éclairer nos consciences.
Gratitude.

« L'orage a deux maisons. L'une occupe une brève place
sur l'horizon ; l'autre, tout un homme suffit à peine
à la contenir. »

René Char, *Recherche de la base et du sommet*

« Quand ils auront coupé le dernier arbre, pollué le
dernier ruisseau, pêché le dernier poisson, alors ils
s'apercevront que l'argent ne se mange pas. »

Sitting Bull

NOTE DE L'AUTRICE

Ce roman est une fiction librement inspirée de l'histoire et des coutumes du peuple navajo.

Au moment où je remets ce manuscrit à mon éditeur, pour la première fois de l'Histoire, une femme amérindienne, Deb Haaland prend la tête d'un vaste ministère chargé des territoires et des ressources naturelles aux États-Unis. Son ministère contrôle les agences telles que l'Institut d'études géologiques des États-Unis (USGS) ou le Bureau des affaires indiennes (BIA). Une autre femme navajo, Wahleah Johns, militante de longue date pour l'accès à l'eau et à l'énergie des populations autochtones, est devenue directrice du bureau de la politique et des programmes énergétiques indiens du Département de l'énergie des États-Unis (DOE).

Un espoir au-dessus des clôtures.

Première partie

Le clan de l'Homme Qui Marche



Semences perdues.

Le maïs ne poussait plus et l'herbe rachitique, irisée d'essence, empoisonnait les troupeaux.

Espoirs jetés au vent sur la terre rouge des Four Corners.

Poussières noires sur l'histoire de notre peuple, ombres monstrueuses au-dessus des grands canyons.

Mémoire sauvée du Grand Ouest.

Je suis de ce peuple, je porte cette histoire.

Denver, décembre 2020. Le visage de la femme au pupitre est buriné, comme façonné à la hache. De longues entailles le traversent de haut en bas, jusqu'aux coins de sa bouche charnue qui découvre une rangée de dents absolument blanches à l'émail parfait. Juste quand elle rit. Le reste du temps, son visage est fermé, rétréci comme l'entrée des grands goulets au sud du canyon. Ses longs cheveux noirs font une ombre à son visage, comme la trace d'une douleur venue du fond des âges, toujours vivante en son âme. Devant moi, sur les sièges de plastique orange alignés au parterre, je vois un amoncellement de dos ronds, comme un troupeau de nuages agglutinés les uns aux autres, dans le soir tempétueux d'un mois d'août torride. De temps à autre, au milieu des rangées, un corps se redresse; un profil se dessine dans la pénombre de la salle. Dans la moiteur des corps assemblés, sur le halo de leurs souffles accordés, la lumière blanche des projecteurs lance des éclairs d'orage, comme ceux que je voyais la nuit au-dessus de Black Mesa quand je vivais dans mon abri de roche au sommet de la falaise. C'était il

y a longtemps; des vies se sont écoulées; des années de soif et de peur, des années à chercher mon souffle au milieu de la poussière noire. Et maintenant, le son de sa voix traverse la croûte épaisse de mon épiderme; une colonne de frissons secs et froids parcourt mon échine; une armée de petits scorpions rouges sur le sable silencieux.

Je n'ai pas froid malgré les premières bourrasques de décembre. Pendant toutes ces années passées la chaleur m'a terrassée, et les premiers assauts de l'automne m'étaient soulagement. Aujourd'hui c'est différent. Cette chaleur des corps joints me remplit d'espoir et de vie. Depuis Moab, pour venir jusqu'ici, nous avons roulé toute une journée. Pour la circonstance, je porte un de ces manteaux de skaï aux motifs zébrés, à la mode, il paraît. J'ai tellement ri lorsque nous l'avons choisi avec Spring dans la galerie commerciale de l'endroit où elle vit maintenant. Je n'avais rien vu de pareil encore. Le plus drôle, c'est cet énorme bouton doré qui tient ensemble les deux pans de la veste censée me protéger du froid et de tous les gros temps de la terre. Sur les dos devant moi, je ne vois rien de semblable. Ce sont plutôt de grosses parkas de couleur sombre qui englobent les amas de chair qu'elles contiennent. Je me réjouis maintenant de ne pas avoir réussi à prendre tout ce poids qui entrave la vie de mon peuple. J'ai toujours espéré pouvoir continuer à marcher sous le vent, lorsqu'il nous fait cadeau de son souffle. Je sais que la femme au pupitre a fait, elle aussi, une longue marche avant d'arriver là. Comme tous ceux de notre peuple. C'est Spring qui me l'a expliqué. De loin, je peux distinguer sa silhouette sur l'avant-scène, aux côtés de l'autre femme. Je m'émerveille de la voir ainsi parvenue à l'âge adulte. Elle porte bien ses quarante ans. Qui aurait pu imaginer? De temps en temps elle se retourne vers cette femme

mûre qui tient le micro, et on voit le sourire faire ruisseler son argent comme le grelot d'un arroyo sur leurs visages.

Sa marche est la mienne, la nôtre, celle de nos guerriers navajos face aux troupes du colonel Kit Carson. Celle des 8 000 prisonniers forcés à marcher en plein désert sur 300 miles jusqu'au lieu de l'enfermement final. C'était il y a plus d'un siècle en l'an 1864 mais ce soir, je pense au vieux chef de tous les Navajos, digne face à l'ennemi, je vois nos guerriers à cheval sous la lune, fuyant pendant la nuit, rattrapés au petit jour, encerclés à nouveau, étourdis par le bruit des canons, éreintés sous l'avalanche des mots sans respect. J'entends parfois dans mes nuits sans sommeil le hennissement des chevaux tombés sous les balles, et je vois mes ancêtres, debout, pieds nus sur le sol meurtri des plaines sauvages. Des jours, des mois de traque, de combats déloyaux, pour finir abrutis de fatigue dans la réserve de Black Mesa. Là d'où je viens.

Je sais que lorsque les trois femmes sont réunies autour du micro, elles pensent à celui qui guida notre peuple.

Maintenant la voix s'est tue et des applaudissements s'élèvent, rythmés, sur tous les tons, et quelques cris montent, du plus grave au plus aigu. Pour la première fois de l'histoire une femme de notre peuple accède au sommet de l'État, au Ministère chargé des territoires et des ressources naturelles. Les services d'ordre font leur ronde, aux aguets mais pacifiques. Ces hommes-là portent un uniforme qui ne ressemble pas aux vareuses militaires marines à boutons d'or que j'admiraïs autrefois, sur les hommes du Bureau des affaires indiennes, même si j'aurais préféré pouvoir les haïr.

Tonnerre d'applaudissements. J'entends le tambour de Grand-Père Dyl, qui roule jusqu'au fond des canyons.

2

Semences perdues...

Je suis née d'une semence maudite dispersée dans les grandes plaines de l'ouest, au carrefour des Four Corners...

Trois vies m'ont été offertes dans le berceau du vent.

Je fus Hokee, l'abandonnée, graine de chiendent, au ban du clan de l'Homme Qui Marche, dans la réserve navajo de Black Mesa.

J'ai grandi Fille du vent, par la Voie de la Bénédiction, sous le regard d'Always, aux côtés de Doli.

Je me nomme June, depuis que mes yeux se sont ouverts et que j'ai rejoint l'âme du monde, pieds nus sur la terre sacrée que nous partageons tous.

Nous fûmes une poignée de la même espèce de grain qui meurt, nés des abus commis sur les femmes de notre peuple par les hommes de la police du Bureau des affaires indiennes. Le siècle était au mi-temps. Nous fûmes une poignée à vivre dans des écarts, éloignés, pour ne pas souiller de nos vies indignes le *Hozho*, l'harmonie du clan de l'Homme Qui Marche. Les larmes de nos mères avaient le goût de la honte, de la peur, et de l'ivresse. Là où elles tombaient, l'herbe ne repoussait plus. Combien d'alcool pour une paire de boucles d'oreilles turquoise? Combien d'assauts pour cinq livres de maïs? Elles marchaient, dignes dans l'aube naissante, chargées de peaux de lapins, de lièvres, ou d'écureuils gris, de pièces tissées aux couleurs rouge, bleu et blanc ou de bijoux de pierres, vers le lieu de l'infamie. Leur pas était lourd au crépuscule lorsqu'elles revenaient, porteuses d'alcool, de

poudre, de semences, de tabac, acclamées par leurs frères, leurs amants et les vieilles restées au camp. L'alcool rend aveugle l'homme faible qui ne veut pas voir. Mais l'homme-médecine connaît la tache qui assombrit leurs vies. Il devine la marque de la morsure de *Coyote*, l'esprit malfaisant, sur leurs corps éreintés. Il sent l'odeur étrange qu'exhale leur sueur, il sait ce qui les alourdit. C'est grâce à lui que nous n'avons pas péri de faim et de soif. Il veillait de loin sur la grappe d'enfants de nuit, d'enfants de rien, qui tournaient à distance autour de la lumière du feu, lorsque le clan était à la fête. Il savait notre présence au profond des ténèbres. Il entendait notre souffle haletant, ébréché, comme un filet d'eau tarie. Moi, je m'approchais un peu, dans le cercle sombre des ombres de deuxième portée. À cause de son regard blanc, ma mère ne pouvait me voir. Black Light : c'est le nom qu'elle portait alors. Elle conservait, malgré l'hésitation du mouvement due à la cécité, la souplesse et les gestes déliés d'un félin. Ses pieds nus semblaient à peine toucher le sol ; ses bras et ses mains repoussaient l'air plus loin que ses hanches, quand elle s'appuyait sur eux pour jeter son corps en avant. Et lorsque ses vêtements usés à la trame ont cessé de refléter la lumière, elle pouvait disparaître dans les bosquets à l'est, sans que le paysage s'en trouve modifié. C'est sans doute ce qui est arrivé à la fin. Avant, au temps de sa beauté, elle s'appelait Yanaba, celle qui rencontre l'ennemi. Elle avait fière allure : du temps de ses virées au nord, dans l'aube blanche, elle partait, en direction de la frontière, à quelques miles du camp. Et le soir, elle rentrait, chargée d'offrandes, après une journée passée de l'autre côté des barbelés, à commercer avec les Blancs. Ses sœurs l'accompagnaient, les plus jolies, les non-mariées, de belles monnaies d'échange. À leur retour, la fête noyait la nuit

dans les vapeurs d'alcool. À l'écart, Grand-Père Dyl triste et recueilli, psalmodiait, solitaire, pour laver l'opprobre. D'où me vient cette histoire dont mon esprit ne peut se défaire ? Je n'étais qu'un nourrisson de trop, à cette époque. Mais de Grand-Père Dyl, je connais le visage. Il avait la stature de la grande aiguille du canyon de Chelly. Il en avait aussi la couleur. Dans la lumière ronde orange des fins d'après-midi, son visage se fondait dans le décor. Sa silhouette haute se détachait pourtant à cause de l'éclat de ses os saillants. Ses longs cheveux noirs lui faisaient une crinière, qui dansait dans le vent du soir. Mais ce qui marquait le plus ceux qui regardaient en sa direction, c'étaient ses yeux, longs, noirs, qui ouvraient comme deux brèches étirées d'un bord à l'autre de son visage, offrant la profondeur de son âme. Je ne l'ai jamais vu porter ces habits modernes que certains hommes du clan de l'Homme Qui Marche avaient adoptés. Je n'aurais pu imaginer son corps dans ces coutures serrées qui emprisonnent le mouvement. Le plus souvent, il était vêtu d'un pantalon de peau et d'une tunique blanche, brodée de bleu, comme un collier, qui court d'une épaule à l'autre. Et son front était ceint d'un bandeau. On le remarquait de loin.

3

Tant d'années plus tard, toutes les cellules de mon corps se souviennent encore.

Semence perdue, semence maudite.

Le maïs ne poussait plus et l'herbe rachitique, irisée d'essence, empoisonnait les troupeaux.

Espoirs jetés au vent sur la terre rouge des Four Corners.

Poussières noires sur l'histoire de notre peuple, ombres monstrueuses au-dessus des grands canyons.

Mémoire sauvée du Grand Ouest.

Je suis de ce peuple, je porte cette histoire.

Un soir de ces temps éloignés, alors que le clan n'espérait plus voir revenir les sœurs, parties au matin vers le nord, dans la poussière de la piste défoncée, une jeep est arrivée. Sur la plate-forme arrière de l'auto les trois femmes se tenaient serrées. Tout ce que le clan compte d'âmes s'est approché hésitant, inquiet. Elles ont sauté lestement et se sont enfuies vers le *hogan* central, en hurlant sauvagement. Il y avait ma mère Yanaba, sa sœur Kai et Haloke, la plus jeune, à peine sortie de l'enfance. Aucun des membres de la tribu n'a su entendre leurs appels déchirants. Tous se sont empressés autour du véhicule dont le moteur continuait de ronfler. L'écho renvoyait contre les falaises noires un grondement paisible. Le conducteur, un homme à vareuse militaire, est resté au volant longtemps, fenêtres ouvertes, pour que tous aient le temps de comprendre que rien ne pouvait résister à ce mugissement qu'il commandait comme il voulait. Régulièrement, il faisait rugir le moteur, terrorisant les plus vieux et les enfants

qui s'éloignaient en courant pour revenir aussitôt, captivés par cet animal d'un nouveau genre; si puissant. Les frêles ramures de l'armoise argentée frémissaient dans le souffle d'air chaud à l'arrière du véhicule. Les vapeurs d'essence empestaient l'atmosphère. Bientôt certaines femmes se sont senties mal. Alors l'homme a ouvert la portière, et il est sorti. Tous ont pu admirer sa force et sa prestance. Sanglé dans son habit bleu à boutons dorés, chaussé de hautes bottes de cuir lustré, qui réverbéraient les rayons du soleil comme un miroir sans tain, avec son chapeau à larges bords, il semblait plus grand, plus solide, que les hommes de la tribu, torses nus, cheveux lâchés, dont les minces silhouettes se fondaient dans la poussière de sable. Niyol, Always et Abiha ont fait quelques pas en avant, curieux. Always prudent, à pas mesurés, comme il se doit pour celui qui porte déjà en lui la charge de certains esprits. Les deux autres, vifs, insouciant, épaulement contre épaulement, fascinés par l'auto et les boutons d'or du général. Mais c'est vers Grand-Père Dyl que l'homme s'est dirigé. Il a avancé d'un pas, a souri. Ce mouvement timide de la bouche a surpris l'assemblée. Les Navajos ne connaissent pas cette demi-teinte. Leurs rires sont entiers, montent du ventre, traversent leur gorge pour jaillir dans la lumière éclatante des astres qui les regardent vivre.

Il a tendu la main. Grand-Père Dyl a avancé la sienne mais au lieu d'un salut fraternel, le Général Bouton d'Or a posé, dans la main tendue de notre homme-médecine, les clefs de l'animal de fer. Et puis, il l'a invité doucement à s'avancer vers la portière restée ouverte. Sous les yeux de tout ce qui vit dans le clan de l'Homme Qui Marche, Grand-Père Dyl est fièrement monté à bord, et les autres ont grimpé lestement à l'arrière.

Il a fallu du temps pour que le moteur obéisse à Grand-Père Dyl. Lorsqu'il est parvenu à le faire rugir, comme le faisait l'homme blanc, il a éclaté d'un grand rire et a laissé sa place à Niyol. Ce frère du vent est le plus téméraire d'entre nous. Il n'a pas hésité. Les feux arrière de l'auto qui s'éloignait allumaient un brasero dans le soir tombant. Ce n'est que le lendemain que le véhicule est réapparu. Always tenait le volant et les deux autres ronflaient, ivres d'alcool, de tabac, et de mots incompris à l'arrière. Always n'était pas encore accompli mais il portait déjà sur lui une sorte de lumière, qui en disait long sur son avenir. Les trois femmes n'avaient pas encore pris le jour. Le soir suivant a eu lieu la Voie de la Bénédiction, celle qui répare les désordres sexuels et les troubles qui en résultent. Je ne suis pas sûre que les hommes du clan aient compris pourquoi Grand-Père Dyl avait choisi cette Voie mais Always, lui, savait. Pendant des heures il a uni son chant aux psalmodies de Grand-Père Dyl jusqu'à ce qu'ils tombent tous deux d'épuisement à l'aube, emportés dans un sommeil lourd et sans rêves. Alors que le soleil tenait dans sa main au zénith tous les pitons de la mesa, et aussi ceux de Monument Valley et du canyon de Chelly, rassemblés dans un faisceau de rayons d'or, les chants et les rondes ont repris. Puis après la danse au-dessus des tisons, les femmes se sont allongées sur la peinture de sable et sont restées là jusqu'aux rebords de la nuit, au moment précis où Vénus s'élève encore solitaire, au fond de l'horizon.

4

Par la suite, l'homme à la vareuse militaire est revenu souvent. À chacune de ses visites, il apportait avec lui quelques bidons de carburant, du tabac et de l'alcool. Il restait longtemps en bordure du village, discutant le plus souvent avec Niyol, ou Abiha. Les autres ne l'approchaient pas, en tout cas pas encore. Tout cela, je ne sais pas comment je l'ai appris. Sans doute *Femme Araignée Blanche*, qui veille sur notre peuple, depuis les dessous de la terre, a-t-elle déposé dans le ventre de ma mère cette histoire en même temps que la graine qui me portait. Il me semble avoir toujours connu ce Général Bouton d'Or, avant même qu'Always ne l'évoque devant moi, le soir où il s'aventura sur la pente qui mène à mon abri. Il me semble l'avoir vu s'avancer, glorieux, au centre du cercle des *hogans*, fier de son uniforme, de ses boutons d'or qui reflètent le soleil du soir rougi de l'ocre des falaises. Il me semble avoir connu l'odeur de la poudre et de la sueur amère dans les replis de son habit.

Je sais aussi qu'Always et Grand-Père Dyl le tenaient à distance, tandis que Niyol tentait de faire ami avec lui.

La langue est capable de tuer ou de guérir disait Grand-Père Dyl : celle de Niyol sèmera le désordre et apportera le mal.

C'est pourtant grâce à sa langue fleurie que Niyol s'est approché de Général Bouton d'Or. Pour le reste, rien ne le distingue. Il arrive à peine à la hauteur de sa selle, ce qui l'oblige à des contorsions ridicules pour monter à cheval. Les hommes du clan ne se privent pas de le moquer. Il est pourtant valeureux et ne craint pas le danger, même s'il manque parfois d'adresse à la chasse. C'est peut-être tout

cela qui explique qu'il ait cherché un ami en dehors du clan, un ami qui n'exigeât pas de lui qu'il fît des prouesses de son corps. Et Général Bouton d'Or revint, encore et encore. C'est Always qui m'a raconté qu'à chacune de ses apparitions, ma mère se parait de ses plus beaux bijoux, tressait ses cheveux longs, revêtait sa robe de laine bleue tissée, alors que Grand-Mère Helly-Moon nettoyait l'intérieur du *hogan* avant de s'esquiver chez une voisine. À chacune de ses visites... combien de temps lui a-t-il fallu pour jeter sa semence dans le ventre de Yanaba ? Ça, je ne le sais pas. Always ne l'a pas dit. Pendant tout ce temps, le moteur de l'engin rutilant offert par Général Bouton d'Or rugissait sous les coups d'accélérateur de Niyol. Il s'est passé plusieurs lunes avant que le ronflement de la jeep ne s'éteigne, vaincu. Les réserves d'essence taries. D'autres lunes, gibbeuses, acérées comme dents de loup défilent dans le ciel mais personne ne veut les voir, même pas Always, satisfait du silence retrouvé.

Depuis la saison d'hiver, l'homme aux boutons d'or n'a plus visité ma mère. Seul peut-être, Niyol espère le retour de son ami blanc. Il vaque sans entrain aux côtés des hommes du clan, aux aguets. Tous attendent dans l'espérance d'une saison humide. Les mois de froidure et de neige n'ont pas apporté l'eau attendue et la croûte de la terre se fragmente à grand-peine, sous les coups de pioche. Les sèves de printemps ne montent pas. Les semences de maïs et de haricots n'arrivent pas à lever, les troupeaux s'éloignent de plus en plus pour trouver pâture. Les jeunes qui en ont la charge les poursuivent sur les flancs de la troisième mesa pour trouver un peu de verdure en altitude. Les premières querelles avec

nos voisins hopi surviennent à ce moment-là. Une fois ou deux, Grand-Père Dyl doit intervenir pour rétablir la paix entre les habitants des réserves.

5

L'histoire dit que lorsque les premières pousses de tremble s'accrochèrent à nouveau aux ramures des arbres frémissants le long de l'arroyo qui descend de Polacca Wash, ma mère sentit les premières douleurs. Grand-Mère Helly-Moon la poussa violemment à l'extérieur du *hogan*, lui montrant de son bras maigre et fripé les saignées de la falaise, au milieu d'un amas de pierres grises et roses. Mais la force manqua à Yanaba pour atteindre la roche. Un vent capricieux soufflait depuis plusieurs jours ; les particules de sable cinglaient son visage et ses mains, comme le ferait une tempête de neige.

Le dos courbé, tenant son ventre pour ne pas risquer de le perdre, elle s'arrête dans la ravine rougeoyante où s'accrochent d'épais buissons de mesquites. Elle reste tapie dans l'ombre obscure du ravin. Reçoit-elle au cœur de la nuit la visite d'Helly-Moon ? Grand-Père Dyl vient-il couper le cordon qui me relie à son ventre, psalmodie-t-il sur moi ? Qui me porte tout en haut de la falaise, dans la caverne sur le piton ? Ni elle ni grand-mère ni Always ne m'en ont rien dit. Qui apporte des brassées de bois sec et des paniers de haricots et de maïs ? Qui veille sur nous ? Ni *Femme Changeante*, notre déesse de la terre qui connaît toutes les saisons de la nature et de la vie des hommes ni son mari l'*Esprit Soleil* ni Always ni Yanaba n'ont révélé le secret. Trois, quatre, six saisons et bien plus, elle et moi, nouées, soudées, comme en un seul corps. Le temps d'apprendre la chaleur et l'odeur sucrée de sa peau, le temps pour les murmures, les secrets de honte, la liturgie du jour et de l'horizon blessé, le temps pour espérer les pluies limpides d'une saison ouverte. Encore une saison froide, puis vient

un autre printemps. Elle redescend alors quelques heures le jour, mêler ses bras à ceux de ses sœurs dans les travaux de terre et de laine et me retrouve à la nuit tombante, là où elle m'a laissée, au fond de l'anfractuosité de la roche. J'apprends la patience. La lumière incertaine du printemps dessine des ombres orange, vert-de-gris, ou noires sur les pans de rocher si bien que l'endroit paraît habité. Un nouvel été passe, sa présence devient plus intermittente encore : je suis protégée de la chaleur torride par les replis humides de la grotte. Je demeure de longues heures les yeux fixés sur le plafond zébré du ballet incessant des chauves-souris et des troglodytes minuscules qui me tiennent compagnie en son absence. Une autre saison froide arrive. Dans cet abri au sec, protégé de la pluie, du vent et du froid, je demeure emmitouflée dans un amas de peaux et de couvertures, observant le chatolement de la lumière tout au bout du goulet. De nouveau, elle reste près de moi de longues heures, psalmodiant autour du feu qui réchauffe notre refuge. J'apprends avec elle les paroles rituelles et les gestes de la paix. La vie s'écoule ainsi, à l'écart des tourmentes du temps et des hommes.

Je marche et cours depuis longtemps déjà lorsque ses yeux se recouvrent d'une fine taie blanche. Au début, elle ne semble pas ressentir de gêne : elle se dirige droit vers moi tapie au fond de la caverne, m'enveloppe et me serre contre elle, et reste longtemps à fondre mon corps dans le sien. Je garde le souvenir de cette odeur aigre douce qui se dégage de sa peau. En son absence, je m'aventure dans les replis de la grotte profonde, en explore les fissures et les boyaux, me roule dans le sable clair et tiède qui recouvre le sol de cet antre en forme d'œuf et je garde le feu comme j'ai appris à le faire avec elle. Au milieu de l'été, ses yeux ne supportent plus

la lumière du jour et le voile opaque qui les couvre s'épaissit. Certains soirs, elle ne me rejoint plus au creux de la falaise. Il est trop difficile pour elle d'escalader pour accéder au piton. Mais pendant tout ce temps passé au sommet de l'escarpement rocheux, elle m'a enseigné les secrets des saisons, la beauté du vautour, l'agilité des écureuils, la ruse du serpent à sonnette, la chair parfumée des cailles de Gambel et le suc des figuiers de Barbarie. Trois ou quatre fois à la nuit tombée, elle m'a précédée au milieu des barrancas jusqu'à la berge de l'arroyo, m'indiquant la manière des hommes de poser un collet, ou de cacher un piège dans les broussailles du chaparral. J'ai appris, depuis, bien d'autres gestes, en observant d'en haut les jeunes garçons chasser le lapin de garenne ou les écureuils gris. Ils laissent les lièvres à grandes oreilles à leurs pères qui maîtrisent parfaitement l'art de la chasse et n'hésitent pas non plus à poursuivre pendant des jours le cerf mullet qui laisse des traces de sa présence sur la berge de la ravine. Ma vie s'est organisée peu à peu, sans elle. Je crois la reconnaître parfois lorsque je scrute la place, depuis ma cachette, le soir venu. Dans le *hogan* qu'elle partage désormais avec Grand-Mère Helly-Moon et les frères et sœurs de la lignée, elle s'occupe du feu. Je crois la reconnaître à cause des paysages de neige gelée qui s'étendent au-dessous de son front haut. Je crois la reconnaître aussi à cause des regards furtifs qu'elle jette vers les buissons où je m'efface, à cause de ce trait qui nous rassemble : l'instinct de fuite. Et mon corps qui maintenant ressemble au sien. Mes deux bras trop longs qui se balancent au pied de mon buste comme de petites ailes virevoltantes, mes longues jambes en fuseau, qui me portent, en me soulevant du sol. La seule différence entre nous est la couleur de peau. Nos visages dessinent de la même manière

un ovale régulier mais le mien est plus blanc, tout comme mes membres que je cache pour ne pas les voir. Je ne sais pas encore ; je porte cette peau trop pâle comme une maladie, et j'ai souvent peur d'en mourir. De mon refuge, je vois bien que la peau de ma mère est plus brune que la mienne, comme rougie au soleil. En revanche, je ne distingue pas sa poitrine ; d'ici son buste m'apparaît sans colline, comme un buste d'homme. Je me demande parfois d'où venait le lait qui m'a nourrie au début de ma vie. Directement des entrailles ? C'est au creux de ses hanches que s'est gonflée l'outre de sang d'où je suis descendue. J'admire les arches fortes qui supportent son corps, comme la roche des arches du nord près de Monument Valley. Ses jambes déliées s'accrochent à l'éperon tendu du bassin. Parfois lorsque je cours à travers les broussailles épineuses, je sens mon corps se confondre avec le sien. Ce qui nous différencie et nous sépare aussi, ce sont les yeux. Les miens ne servent pas de miroir aux divinités du ciel. Parfois je m'élève contre *Femme Changeante*. Comment a-t-elle pu laisser advenir cette cruauté, elle, à qui Grand-Père Dyl rendait les hommages de notre peuple, née de Dieu au sommet de la montagne, mère spirituelle de tous les Navajos. Tous les arcs-en-ciel qui illuminaient le ciel quand la pluie était encore vivante formaient le berceau dans lequel elle dormait. Et de ses noces avec le Soleil naquirent nos ancêtres les très beaux *Jumeaux-Vengeurs Tueur-de-Monstres* et *Né-de-l'Eau*. Cette histoire, je l'ai souvent entendue à la veillée, me tenant à distance, invisible, dans le creux d'un arbre. C'est comme ça que j'ai appris le chemin des prières qui montent vers elle. Mais elle ne m'entend pas. Peut-être la trame dont je me souviens n'est-elle pas tout à fait exacte. Peut-être ai-je tout inventé ? Comment savoir ? La mémoire appartient aux